

« À bien considérer sa vie de plaisir et sa vie grave, on voyait donc
en lui deux personnes différentes comme unies
par une impossible jointure. »

Portrait de Laurent de Médicis dit le Magnifique
par Machiavel, *Histoires florentines*, VIII, 36, p. 1000.

Nicolas Machiavel (1469-1527), haut-fonctionnaire et écrivain florentin, souvent considéré comme l'inventeur de la pensée politique moderne, se trouve caractérisé par le douteux privilège d'avoir donné son nom à un comportement qui décrit l'absence de scrupule en politique : l'adjectif « machiavélique » désigne, de manière largement péjorative, l'attitude de qui entend prendre et conserver le pouvoir par tous les moyens possibles, violence et fourberie comprises. Cette ambiguïté, celle d'une inauguration douteuse, semble être apparue très tôt, dès le moment où, au début du XVI^e siècle, les œuvres du Florentin ont été diffusées en Italie et dans toute l'Europe : en quelque sorte, l'histoire officielle et la légende noire se sont écrites en même temps.

Une telle ambiguïté interroge, quant à son fondement dans les faits mais aussi quant à la profondeur de sa signification. Comment ces deux aspects sont-ils liés ? Du point de vue de l'histoire des idées politiques, ce livre vise, en présentant la pensée de Machiavel, à la questionner et à la comprendre. D'un point de vue philosophique, il s'enracine dans un cheminement personnel. Depuis des années, cette pensée m'accompagne – depuis qu'à l'âge de vingt ans en lisant pour la première fois *Le Prince*, j'ai ressenti le paradoxe que voici : d'une part, la fréquenter éclaire de manière incomparable sur les relations que les humains tissent entre eux ; de l'autre, Machiavel paraît assombrir ces relations, comme le note Pierre Manent avec ces mots saisissants : « dans le monde de Machiavel, l'air est rare et le ciel bas sur les lances hostiles. Un assombrissement mystérieux nous y prive du

ciel intelligible¹ ». Aspirant autant que tout philosophe à voir la lumière et à respirer l'air enrichi du ciel des Idées, sa propre méditation politique m'a constamment ramené vers une réalité qui me semble attirante et redoutable, aussi complexe que spontanément incompréhensible, celle de l'action collective. Dimension qui, dans ma pratique des affaires humaines comme dans ma réflexion, me paraît toujours prometteuse, parfois décevante, sans cesse stimulante et souvent exaltante. Être philosophe, c'est tenter d'assumer ses propres paradoxes. Depuis trente ans, mon dialogue avec Machiavel tour à tour dissipe et épaissit les ombres du politique. Comment s'articulent l'ombre et la lumière ?

Le patriote florentin

L'œuvre de Machiavel est étroitement liée au contexte dans lequel il a évolué, et il s'est lui-même défini comme un patriote florentin, à l'instar de nombre de ses concitoyens tellement attachés à leur cité qu'une doctrine originale avait été forgée à Florence pour caractériser cet attachement : le « *vivere civile* », une des thématiques fortes de l'humanisme politique. Au moment de la vie publique de Machiavel, Florence, qui est effectivement un des foyers du républicanisme européen depuis le XIII^e siècle, n'est plus pour un temps régie par la politique des Médicis, grande famille d'hommes d'affaires et de mécènes, qui dans la seconde moitié du XV^e siècle ont fait rayonner la cité tout en la mettant subtilement sous tutelle, et qui sont appelés à devenir, après 1530, grands ducs de Toscane². C'est dans une grande effervescence que s'installe en 1494 la République du Grand Conseil (*Consiglio Maggiore*), mais également dans un contexte international troublé, violent et menaçant pour elle : les armées françaises du roi Charles VIII ont déferlé sur la Péninsule italienne dans le but de s'emparer du royaume de Naples, et l'ont traversée en quelques semaines du nord au sud, aucune armée italienne

-
1. Pierre Manent, *Naissances de la politique moderne. Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Payot, 1977, p. 39.
 2. Voir Alberto Tenenti, *Florence à l'époque des Médicis : de la cité à l'État*, Paris, Flammarion, 1968.

ne parvenant à les stopper. Si Florence, suite à un soulèvement populaire qui chasse les Médicis et installe la République, semble avoir retrouvé un régime qui correspond à son passé, l'Italie, alors constituée d'un grand nombre de cités-États de taille et de régimes variés, constate brutalement son échec causé par le manque d'unité dans l'adversité.

En 1498, Machiavel, qui fit l'intégralité de sa carrière au service de la République, devient à la surprise générale secrétaire de la Seconde chancellerie de la Seigneurie (l'administration centrale de la République). La surprise est due à son statut d'*outsider*, lui-même lié aussi bien à la modestie de sa situation sociale initiale qu'au fait qu'il n'était pas dans les papiers de la Seigneurie. L'emploi de secrétaire de la Seconde chancellerie, moins exposé et brillant que celui de son homologue de la Première chancellerie dont le rôle est la représentation publique, concerne des tâches plus obscures mais essentielles telles que la correspondance quotidienne avec les différents territoires de la cité-État florentine, notamment les villes sujettes, ou encore la gestion, la relation et la compréhension des assemblées informelles permanentes qui se tenaient à Florence sur les questions sensibles, les *Consulte e pratiche* – à cet égard, pour reprendre l'expression employée par Bartolomeo Scala, qui fut premier chancelier, le second chancelier passe pour être « l'égout du peuple¹ ».

Cette expérience, l'intelligence aiguisée de Machiavel va la faire fructifier, et le Florentin se présente souvent lui-même à partir de ce qu'on nommerait aujourd'hui son expertise. C'est ce qu'il explique par exemple dans une lettre à Francesco Vettori, alors ambassadeur de Florence à Rome : « ... La fortune a voulu que, ne sachant parler ni de l'art de la laine, ni de l'art de la soie, ni de gains et de pertes, il me faut parler des choses de l'État (*mi conviene ragionare dello stato*) : et je dois ou faire vœu de me taire, ou parler de ces choses » (Lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 9 avril 1513, p. 1234). Dans d'autres passages, Machiavel emploie une expression frappante en écrivant qu'il a appris « *l'arte dello stato* », qu'on pourrait traduire par « le métier

1. Expression rapportée par Sandro Landi dans sa biographie du Florentin, *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, p. 45.

de l'État » et par laquelle se voit signifiée sa revendication de disposer d'une compétence liée à un métier, celui de praticien de la chose publique et de son intendance : « ... Durant les quinze années que j'ai vouées aux affaires de l'État (*che io sono stato a studio all'arte dello stato*), je n'ai ni dormi ni passé mon temps à jouer » (lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 10 décembre 1513, p. 1240)¹. L'action professionnelle de Machiavel pourrait être qualifiée en termes physiques comme celle d'un élément dynamique de coordination entre la décision politique et son application concrète.

Un des grands emplois de Machiavel a consisté en la mise sur pied d'une milice de citoyens (*l'Ordinanza*) capables de défendre la cité ; politiques et matérielles, les difficultés rencontrées n'ont pas empêché une certaine réussite du projet, de 1506 à 1512. Machiavel fut nommé en 1507 chancelier d'une nouvelle magistrature, les Neufs d'Ordonnance et de la Milice, ce qui lui assurait un certain pouvoir dans la cité. C'est à ce moment qu'il devint l'intime et le conseiller particulier de Piero Soderini, gonfalonier de justice et véritable homme fort de Florence.

L'expérience de la grande politique

Il convient également de souligner la forte importance, dans sa carrière comme pour son œuvre, de son expérience diplomatique : en sus de sa charge ordinaire, Machiavel a endossé celle de secrétaire des Dix de Liberté, organe qui gère l'ordre intérieur du territoire florentin. Or, le retour à Florence d'un pouvoir républicain s'effectue dans un contexte permanent de crise internationale qui fragilise considérablement la Seigneurie dans ses affaires intérieures. Plusieurs zones traditionnellement sous son contrôle lui échappent en effet. Par exemple, la ville de Pise, traditionnellement soumise à Florence et dont la soumission constitue pour cette dernière un enjeu stratégique majeur sur les plans matériels et symboliques, profite du

1. Sur « l'arte dello stato » comme matrice de la pensée machiavélique, voir la belle analyse de Cristina Ion, *La Politique de Machiavel. Art de la guerre ou art de la paix ?*, Bucarest, Editura Academiei Romane, 2008.

passage des Français pour s'émanciper du joug florentin. Une des tâches de Machiavel a précisément consisté à organiser sa difficile reprise, avec l'aide très ambiguë des Français et de mercenaires payés. Ou encore la Vallée de la Chiana dont les populations se sont elles aussi révoltées. Enfin, Machiavel est chargé de missions diplomatiques (*legazioni*), ce qui le conduit à se déplacer souvent en Italie (par exemple auprès de César Borgia en Romagne et du pape Jules II à Rome), en France à la cour de Louis XII (à quatre reprises) et en Allemagne auprès de l'empereur Maximilien I^{er}, deux pays dont il se montre un observateur scrupuleux. Machiavel a donc joué dans un moment particulièrement menaçant pour sa patrie le rôle d'émissaire spécial auprès des principaux souverains européens et de la plupart des chefs politiques de la Péninsule. Son œuvre se trouve profondément marquée, en particulier quant à sa manière de considérer de manière désabusée les relations humaines sous l'angle des rapports de force, par l'observation réaliste du jeu de la politique internationale, de ce qu'on appelle la « grande politique ».

Les missions diplomatiques s'accompagnaient de la rédaction quotidienne d'écrits techniques, tels que des rapports et des lettres de relation, autant de pages dont le nombre total se compte par milliers. Plusieurs de ces écrits qui nous sont parvenus présentent un certain intérêt pour comprendre la manière de penser la politique propre au Secrétaire florentin : concernant ses déplacements en France, le *De Natura Gallorum* (1500), la *Petite note à l'intention de qui va en ambassade en France* (1503) et le *Portrait des choses de France* (1510) ; à propos de l'Allemagne, le *Rapport des choses d'Allemagne* (1508), le *Discours sur les choses d'Allemagne* (1509), le *Portrait des choses d'Allemagne* (1512) ; concernant les affaires internes à l'Italie et les actions stratégiques pour Florence, le *Discours aux Dix sur les affaires de Pise* (1499), le *Rapport sur les actions entreprises par la république de Florence pour pacifier les factions de Pistoia* (1500), l'écrit *Des affaires de Pistoia* (1502), la *Description de la manière employée par le duc de Valentinois pour faire tuer Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina-Orsini* (1503), *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées* (1503) et l'écrit intitulé *Paroles à prononcer sur le projet de loi de finance avec une brève introduction et une justification* (1503). Le Florentin n'a jamais abandonné cette pratique

d'écriture, ainsi qu'en attestent les écrits plus tardifs que sont le *Sommaire des choses de la cité de Lucques* (1520) et la *Note à Raffaello Girolami à l'occasion de son départ le 23 octobre pour l'Espagne auprès de l'empereur* (1522). L'intérêt de ces écrits est grand si l'on veut saisir la manière de procéder de l'auteur dans les ouvrages de pensée politique qui l'ont rendu célèbre : la carrière du haut-fonctionnaire Machiavel a été vouée d'abord à observer des situations pleines de complexité et de danger, à décrire les faits de manière objective afin de transmettre des informations à son autorité, et également, afin d'aider cette dernière à prendre de loin la décision judicieuse, à analyser les conditions de la situation, à conjecturer les motifs et les buts des acteurs du jeu diplomatique, enfin à supputer les effets des décisions possibles, que celles-ci soient guidées par des sentiments éthiques ou orientées par l'usage de la force. Dans ce cas, l'action professionnelle du Secrétaire consiste à partir du complexe matériau du réel et vise à le simplifier en veillant scrupuleusement à ne pas l'appauvrir. Si l'œuvre machiavélienne constitue un formidable outil de compréhension de la politique, c'est parce que son intelligence s'est formée sur le terrain même de ces difficultés et en regard d'une telle tension. Remarquable, cette œuvre découle de la rencontre entre une situation très complexe et une intelligence exceptionnelle.

À l'école des lettres latines

On sait d'ailleurs peu de choses à propos de l'émergence de cette dernière, car les éléments précis dont on dispose à propos de l'enfance comme de la formation reçue par Machiavel sont rares. Le livre de souvenirs familiaux (*Ricordi*) tenu par son père Bernardo de 1474 à 1487 et retrouvé tardivement nous apprend cependant que, fils d'une modeste famille florentine, il a précocement goûté à la littérature latine (Tite-Live, Macrobe, Pline et Cicéron) ainsi que de l'historiographie florentine¹. Ces éléments traduisent de la part du père de Nicolas un goût personnel pour la réflexion, mais mieux encore

1. Cf. Bernardo Machiavelli, *Libro di ricordi*, édition de C. Olschki, Florence, 1954.

ils expriment la volonté d'offrir à sa progéniture, par le biais des rudiments du *cursus studiorum*, les moyens de base d'une ascension sociale vers les carrières administratives ou les professions juridiques. Toujours est-il que, sans l'amour des livres transmis par son père, Machiavel n'aurait pas été lui-même. Essentiellement latines, les sources à la disposition du jeune Nicolas ne sont pas les classiques de la tradition humaniste des études grecques qui avaient atteint, sous l'influence du mécénat de Laurent de Médicis (mort en 1492) un point d'incandescence en Europe avec par exemple les ouvrages de Lorenzo Valla ou les traductions de Platon par Marcile Ficin ; ce détail est important car il fait que, par la culture à laquelle elle se réfère, essentiellement civique, l'œuvre machiavélienne tourne le dos à la culture plutôt platonicienne de ses adversaires politiques.

Autre détail intéressant concernant sa formation, quelques années plus tard, le jeune Machiavel fut engagé pour le fastidieux travail d'une transcription à la main (avec des annotations marginales personnelles) d'un manuscrit du *De Natura Rerum* de Lucrèce, œuvre majeure de l'épicurisme latin. On décèle une certaine influence de ce courant sur l'œuvre machiavélienne : par exemple, il se trouve à l'origine de son propre « naturalisme », sensible dans l'affirmation réitérée que, dans le monde naturel, tout est éphémère et mortel, dans la capacité de saisir l'ordre des choses à partir de la compréhension des processus matériels, et enfin dans la volonté de penser les situations historiques en regard de tableaux qui mettent en scène l'humanité, primitive avant d'être civilisée, saisie par ses violentes passions élémentaires telles que la peur, la colère, l'ambition ou la jalousie.

Vie privée et carrière littéraire

Sur le plan privé, la correspondance familière de Machiavel atteste des marques d'attention pour la famille de six enfants qu'il a fondée avec Marietta Corsini et manifeste le souci qu'il a du bien-être de sa petite « brigade ». L'image du père de famille affectueux et de l'ami fidèle redouble ainsi celle du haut-fonctionnaire fier de sa compétence, du professionnel

de l'art politico-diplomatique passionnément engagé pour la défense de sa patrie. Elle se complète d'une dimension très importante, celle de l'auteur littéraire : Machiavel n'a cessé de faire circuler ses manuscrits ou de publier des textes littéraires de formes variées. Ainsi, les *Décennales* de 1504 et 1509, deux poèmes en tercets inspirés de Dante dans lesquels sont narrés les événements importants qui se sont déroulés durant la décennie qui fait suite à la descente de Charles VIII ; ou les « élucubrations (*ghiribizzi*) pour Soderini », un morceau d'une lettre envoyée à Gian Battista Soderini depuis Pérouse (1506) (**texte n° 1**). Ces textes initiaux composés durant son activité à la Chancellerie esquissent la vision du monde typiquement machiavélienne, et préparent la composition d'œuvres littéraires rédigées après la défaite de 1512 et toutes uniques, irréductibles les unes aux autres : les *Capitoli*, quatre méditations poético-philosophiques concernant l'ingratitude, la fortune, l'ambition et l'occasion (1512) ; les pièces de théâtre *La Mandragore* (1518) et *Clizia* (1525) qui lui valurent un réel succès littéraire à Florence, le conte poétique *L'Âne d'or* (1517) inspiré des *Métamorphoses* d'Apulée, des *Chants de Carnaval*, la *Fable de l'archidiabole Belphégor* (édité en 1549), la *Vie de Castruccio Castracani de Lucques* (1520), un *Discours ou dialogue sur notre langue* d'attribution incertaine dédié à l'idiome florentin, et même, ouvrage littéraire à sa manière, le traité militaire de *L'Art de la guerre* (1521).

Composition des œuvres majeures dans des moments difficiles

Dans leur diversité, ces ouvrages sont caractérisés par deux points communs : d'une part, ils expriment le choix par l'auteur de s'inscrire dans le contexte linguistique de la langue toscane, c'est-à-dire de privilégier la langue « vulgaire » plutôt que le latin des doctes ; de l'autre, ils attestent de sa faculté de mobiliser des registres de langue très variés. On retrouve ces traits caractéristiques dans les œuvres politiques majeures du Florentin, qui, de même que ses ouvrages littéraires, ont contribué à forger la langue et la littérature italiennes modernes. Ces œuvres furent composées à l'issue de